


Imp. Vve A. Cadart, Paris.

# ÉLOGE

DE

# TOUSSAINT BERTRAND

**Agrégé à la Faculté de Médecine de Montpellier**

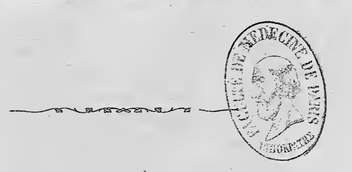
PRONONCÉ LE 5 NOVEMBRE 1878

A L'OUVERTURE DU COURS D'OPÉRATIONS ET APPAREILS

PAR


**E.-F. BOUISSON**

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.



**MONTPELLIER**

TYPOGRAPHIE DE BOEHM ET FILS, RUE D'ALGER, 10

ÉDITEURS DU MONTPELLIER MÉDICAL

1879

# ÉLOGE

DE

# TOUSSAINT BERTRAND,

Agrégé à la Faculté de Médecine de Montpellier.

Lorsque Tacite eut la pensée d'écrire la vie d'Agricola, ce ne fut pas seulement pour célébrer les exploits d'un général romain, ni pour lancer contre le despotisme ces traits acérés et profonds qui ont immolé la mémoire de Domitien. Ce fut aussi, comme il le dit lui-même, pour honorer la vie utile et sans tache de son beau-père, et pour retracer dans une suprême narration les qualités qu'il avait aimées et admirées en lui : *quidquid ex Agricolâ amavimus, quidquid mirati sumus.* — Vous approuverez peut-être, Messieurs, qu'entraîné par un tel modèle, et touché du pieux souvenir qu'il a légué à la postérité, et qui renaît des plus lointaines impressions de nos études classiques, j'aie obéi, non au vain désir d'imiter l'inimitable historien, mais que j'aie cédé au sentiment dont il s'honore lui-même. Pour remplir ma tâche envers vous, j'ose entreprendre une étude biographique que m'a suggérée l'heureuse fortune d'avoir rencontré dans ma famille d'adoption un chirurgien accompli. En reproduisant aujourd'hui une existence dont la modestie n'a pu voiler le mérite, je pourrai vous dire, sans effort

et sans artifice, comment on devient un praticien éminent, quelles sont les qualités attachées au rôle supérieur des adeptes de l'art médical, et comment le dévouement et le civisme peuvent aussi honorer notre carrière. Le Dr Bertrand appartient d'ailleurs à cette École, et, bien qu'il n'ait pas figuré parmi ses professeurs, il n'en fut pas moins un maître digne d'elle.

C'est le 27 octobre 1793 que naquit L.-Toussaint Bertrand, dans la petite ville de Saint-André de Sangonis arrondissement de Lodève. Pas plus que M. Thiers, il n'a été bercé, en naissant, sur les genoux d'une duchesse. Ses parents payaient leur dette au pays par le travail ; ils contribuaient à son honneur par la probité, et à sa force par une large inscription à l'État civil. Bertrand fut l'aîné de six enfants qu'il devait plus tard diriger et soutenir de son exemple, de son influence et de sa fortune. Lui-même avait eu son enfance entourée d'une vive et intelligente affection : son père lui avait inoculé le goût du travail avec l'amour de la patrie ; sa mère l'avait formé par sa tendresse aux plus dignes sentiments, et cette double action, secondée par d'heureuses qualités, lui prépara la plus honorable carrière.

Messieurs, l'histoire des premières années de Bertrand est celle de la plupart d'entre nous. La Médecine ne se recrute pas d'une manière prédominante dans les classes fortunées : elle impose trop de sacrifices et exige trop d'abnégation pour que les privilégiés de l'opulence aillent y oublier leurs vains avantages. Mais aussi, par un juste retour des choses de ce monde, la science, qui a des origines si pénibles, apporte pour suprême récompense une considération que la richesse ne donne

pas, et elle conduit à tout ce qui peut être le but d'une noble existence. La nécessité du travail ne pouvait être un obstacle pour Bertrand. Il s'y livra avec ardeur, même dès les premiers temps de sa vie. Obéissant à une activité naturelle, subissant les entraînements d'une intelligence précoce, profitant de toute occasion de s'instruire, il dépassa bientôt le rayon des connaissances qu'il pouvait tenir de ses premiers instituteurs, et se trouva vite préparé pour les bienfaits d'une éducation libérale.

Dans ces conditions, le jeune Bertrand vint à Montpellier, où il put hanter l'institution Guillaume, qu'il n'est pas sans intérêt de nommer, car elle a eu sa période de célébrité dans notre région. Son chef était un de ces humanistes de la vieille école, parlant grec et latin comme s'il eût passé sa vie à Athènes ou à Rome ; de mœurs graves, d'un caractère rude et exigeant, tonnant contre les barbarismes et les solécismes avec plus de fermeté que Rollin ou Lhomond, et, dans tous les cas, assez dévoué à ses élèves pour saisir promptement leurs aptitudes et ne laisser s'éteindre aucune d'elles. Ces murs peuvent faire écho au nom de cet austère chef d'institution, car son fils, qui a continué ses travaux et qui a laissé une réputation de bel esprit, a été reçu docteur en médecine dans cette Faculté ; il en a été plus tard sous-bibliothécaire, et sur les bancs de l'institution qu'il a dirigée se sont assis plus de vingt élèves devenus plus tard professeurs ou agrégés. Notre éminent collègue M. Boyer, et celui qui, en ce moment, a l'honneur de porter la parole devant vous, redisent encore avec satisfaction ce souvenir du premier âge.

A peine âgé de 16 ans, Bertrand, qui n'avait pas alors

à répondre aux exigences universitaires si judicieusement placées depuis à l'entrée de la carrière médicale, se fit inscrire sur les registres de la Faculté de Médecine. Mais quelle eût été pour lui l'utilité légale des baccalauréats ? Son premier soin ne fut-il pas de conquérir, non pour obéir à l'obligation d'exhiber des diplômes, mais volontairement et pour sa propre instruction, les notions scientifiques préliminaires indispensables au médecin ? La Faculté des Sciences de Montpellier venait d'être créée ; Bertrand en suivit les cours avec assiduité. Il y rencontra, ainsi qu'à la Faculté de Médecine, celui qu'il aimait à nommer son premier maître, l'illustre De Candolle, dont il recueillait avidement la parole et auprès duquel il puisa le goût de la botanique, qui faisait encore le charme de ses vieux jours.

Mais la médecine ne tarda pas à l'absorber. Il eut, dès le début de ses études médicales, l'heureuse chance d'inspirer au professeur Prunelle une de ces amitiés vivifiantes qui influent sur une carrière. Prunelle unissait alors à son titre de professeur celui de médecin de la Maison centrale de Montpellier. Il cultiva, avec prédilection l'intelligence de son élève et l'initia aux principes de la connaissance des maladies. Quelle meilleure impulsion celui-ci pouvait-il recevoir ! Son maître avait précisément accusé sa supériorité dans l'art de diriger les études. On sait qu'il est l'auteur d'une publication remarquable sur les *Études du médecin*, *leurs connexions et leur méthodologie*. L'élève et le professeur se rencontrèrent dans une appréciation commune des difficultés de l'art médical et des moyens de les surmonter. Ce fut le premier anneau d'un lien d'affection qui dura toute leur vie.

Engagé dans la médecine, Bertrand se prépara, par des études sévères, à exercer la digne profession dont il avait fait choix. A cette époque, les bons livres élémentaires étaient moins répandus qu'ils ne le sont aujourd'hui, et l'enseignement des écoles en obtenait une influence plus grande. Non-seulement les élèves retrouvaient dans les cours publics ce qu'ils ne pouvaient apprendre ailleurs, mais ils ne se contentaient pas de l'impression, souvent fugitive, de la parole du Maître. Ils s'emparaient plus profondément de sa pensée en rédigeant les leçons, et par ce travail, qui gravait les souvenirs et qui était un salutaire exercice pour l'intelligence, ils se familiarisaient avec l'art de penser et d'écrire, et composaient pour leur usage personnel de véritables manuels, plus utiles que nos manuels modernes, bâclés pour épargner le travail et répandre la pseudo-science. J'ai eu la patience de feuilleter les manuscrits très-nombreux et très-soignés qui restent les témoins de l'excellente scolarité de Bertrand. J'y ai trouvé rédigés de sa main, non-seulement les leçons de De Candolle et de Prunelle, mais les cours entiers de Baumes, de Lordat, de F. Bérard, de Fages, ainsi que les cliniques de Delpech. Bon nombre de ces rédactions détaillées supporteraient l'impression et représentent la matière de plus de vingt volumes. Avec une si laborieuse préparation, on fait provision de science pour la vie entière, et la mission du médecin porte des fruits d'autant plus abondants que le terrain a été profondément défriché pendant la période de jeunesse et de force.

Doué d'une telle ardeur, il n'est pas étonnant que Bertrand ait facilement obtenu ces premiers titres que recherchent les élèves d'élite, non-seulement comme une

ressource, mais comme un ornement de leur scolarité. Nommé aide d'anatomie par le concours, en 1812, Bertrand obtint par la même voie l'internat de l'hôpital Saint-Éloi. Ce fut son grand atelier médical pendant dix ans. La belle institution de l'internat, qui a été toujours considérée comme la pépinière des élus de l'enseignement ou de la pratique supérieure, avait à cette époque une organisation autre que celle de nos jours. Les internes, nommés pour cinq ans, étaient admis à faire proroger leur exercice par un nouveau concours. C'est grâce à ces conditions que Bertrand séjourna à l'hôpital Saint-Éloi jusqu'en 1823, ayant pour collègues Batigne et Estor, dont nous retrouverons plus tard les traces dans l'agrégation ou le professorat.

On comprend que par un si long séjour dans un hôpital d'instruction, et avec les maîtres éminents qui le dirigeaient, Bertrand ait pu se familiariser avec tous les cas de la pratique et acquérir une valeur exceptionnelle. Ce résultat lui était d'autant plus sûrement promis, qu'il apportait dans l'exercice de ses fonctions un zèle sans bornes qui le faisait aimer, non-seulement de ses chefs, mais des malades, de l'administration et des sœurs hospitalières. Ce n'était que justice. Bertrand avait assisté, pendant la durée de son internat, aux périodes assombries de la fin du premier Empire. Les dernières victoires et, il faut bien l'ajouter, les désastres qui clôturèrent le règne belliqueux de Napoléon I$^{er}$, avaient encombré nos hôpitaux de fiévreux et de blessés. Non-seulement les salles régulières, mais tous les espaces clos, les combles, les étendoirs, et bientôt les corridors et les cours, furent occupés par des lits qui recevaient souvent deux malades. La pourriture d'hôpital, le ty-

phus, n'avaient pas épargné ces asiles. Mais la science germa sur des ruines : c'est l'époque où Delpech publia son Mémoire sur les *complications des plaies*, etc., qui lui ouvrit les portes de l'Institut, et dont Bertrand et ses collègues avaient réuni les matériaux. Notre vaillant interne avait bravé les dangers de l'épidémie avec la généreuse insouciance de la jeunesse, prodiguant ses heures sans compter, voyant tomber sous les coups du typhus plusieurs de ses condisciples, mais toujours absorbé dans le travail, exalté dans la religion du devoir, et ne connaissant d'autre satisfaction qu'une certaine fierté d'attitude contre le gouvernement naissant de la Restauration, opposition bien anodine, car sa forme la plus expressive consistait dans la familiarité avec la muse de Béranger, génie pour lequel Bertrand professait une sorte de culte.

Ce serait tronquer l'histoire de son internat que d'en effacer une page qui resta un des souvenirs de sa vie. Encore séduit par la gloire impériale, trop franc et trop expansif pour dissimuler son antipathie contre ceux auxquels il reprochait, dans le style du temps, d'être rentrés en France dans les fourgons des Cosaques, Bertrand devint suspect au gouvernement ombrageux de la Restauration et fut impliqué, qui le croirait ! dans une conspiration contre l'État. Par un excès de zèle, la police vint le rechercher dans les murs même de l'hôpital. Là, s'accomplit une scène où le comique le disputait à de dignes sentiments : Bertrand y fut entouré et défendu par les sœurs hospitalières, qui s'interposèrent entre l'inculpé et les agents de l'autorité, pour garder l'innocent jeune homme. Bertrand dut se résigner cependant à subir une journée de détention préventive, et l'autorité, mieux informée, ne tarda pas à délivrer, sans qu'il en coûtât le

moindre sacrifice à l'indépendance de son caractère, cet ennemi étonné de l'importance qu'on lui donnait, et qui, pour toute défense, prétendait qu'il avait mérité d'être un interne d'hôpital et non un interné du palais.

Cette scène s'était passée en 1815, et, malgré sa minime portée, une suite lui était réservée. Le dévouement de Bertrand pendant l'épidémie du typhus n'avait pas suffi pour lui concilier la sympathie de l'autorité locale. Quelques contrariétés émanées de cette source lui révélaient d'autres ennuis possibles. Prunelle, qui tenait à les lui épargner et qui appréciait son instruction et sa capacité, lui conseilla, l'année suivante, d'aller à Lyon concourir pour le majorat. Déjà prêt pour cette lutte où il devait rencontrer de dignes athlètes, et notamment Gensoul, prédestiné à une belle renommée chirurgicale, Bertrand se fit inscrire parmi les compétiteurs, arriva à temps pour participer aux épreuves; mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il retrouva, à Lyon même, des difficultés dont l'origine était à Montpellier, et une influence municipale hostile qui annula son inscription et coupa les ailes à son ardeur ! Instruit par une précoce expérience sur la justice des hommes, Bertrand revint à Montpellier et prolongea son internat jusqu'en 1823. A cette époque, un autre concours pour le majorat devait s'ouvrir à Lyon, mais il vit se dresser encore de nouvelles difficultés qui l'empêchèrent de prendre part à la lutte.

Ce second projet, brusquement conçu et resté sans résultat, n'en avait pas moins exigé la rapide acquisition du titre de docteur. Bertrand soutint sa thèse inaugurale le 24 février 1823, sous la présidence de Lallemand. Elle a pour titre : *Propositions sur l'érysipèle.* L'auteur

explique dans sa préface qu'il avait préparé une dissertation étendue sur l'*affection scrofuleuse,* mais qu'il fut obligé par les circonstances à restreindre son travail. Sa thèse resta donc une œuvre courte, sans cesser d'être sérieuse. Elle porte un cachet particulier de sûreté dans le jugement, et à ce titre elle justifie cette forme difficile où la pensée se concentre en une formule précise et aphoristique, dont quelques grands médecins, Hippocrate en tête, ont donné l'exemple, et que les moralistes ont surtout appliquée, depuis Larochefoucauld. L'œuvre de Bertrand révèle chez son jeune auteur les leçons condensées de l'expérience telles que peut les acquérir un interne d'hôpital, qui voit plus de malades en quelques années que d'autres n'en voient dans une longue carrière. La vérité pratique qui se dégage avec prédominance de cette thèse, c'est que l'érysipèle phlegmoneux est une variété essentiellement distincte de toutes les autres. Cette forme morbide n'était pas nettement définie alors dans les livres de pathologie. La *Clinique* de Dupuytren, où elle est si magistralement exposée, n'avait pas encore paru. Mais ce qui signale surtout le côté progressif de l'œuvre de Bertrand, c'est la démonstration qu'il donne de l'utilité du vésicatoire dans le traitement de l'érysipèle phlegmoneux. Les conseils mal affermis de Forestus, de Thévenin et de M.-A. Petit, avaient à peine fixé sur ce point l'attention des praticiens ; la nécessité du moyen est au contraire nettement établie dans la thèse de notre jeune chirurgien.

Quant à son *Essai sur les scrofules*, il n'a certainement pas été perdu pour son but, mais il a passé, à titre gracieux, dans les mains de quelque autre aspirant au doctorat, car Bertrand n'a pas été exempt de la bonté

proverbiale des internes d'hôpitaux, qui facilitent le passage aux candidats en défiance de leur talent d'écrivain, et ne dédaignant pas les secours ultimes de leurs aînés dans la carrière médicale. Je n'en fais pas un mérite à Bertrand, mais il aurait pu signer des travaux qui portent un autre nom, et placer comme tant d'autres, dans les rayons de sa bibliothèque, quelques in-4° sous le titre de *Mea ab aliis*.

Immédiatement après son doctorat, Bertrand, ayant renoncé à Lyon, où lui avaient été fermées les portes de la réputation et de la fortune, se rendit à Paris ; il y passa un an, et s'attacha spécialement aux leçons de Dupuytren, de Béclard et de Laënnec. Pendant ce temps, la Faculté de Montpellier préoccupait le Pouvoir. Déjà renouvelée dans son administration, où Lordat avait succédé à Victor Broussonnet en qualité de doyen, et quelque peu éprouvée par suite d'un conflit singulier qui s'était élevé entre ses élèves et le préfet de l'Hérault, elle allait subir des changements importants et à divers égards réparateurs. Une institution d'un grand avenir, l'Agrégation, était en projet, et des créations de chaires, des promotions, devaient infuser un sang nouveau dans ses veines. Il était probable que la chaire d'accouchements passerait dans d'autres mains. Bertrand pouvait prétendre à la succession de Séneaux, et les travaux auxquels il s'est livré portent la trace visible de ses efforts dans cette direction.

Parmi les manuscrits accumulés par les années dans les cartons de Bertrand, j'ai retrouvé un traité complet d'accouchements, sous le titre de *Tocotechnie* ou Art obstétrical. Cet ouvrage est sans date; mais si j'en juge par

son caractère général et par les données de la science qui s'y révèle, on peut lui assigner une époque, et sa composition doit remonter à la période que nous signalons. Bertrand se sentait mûr pour l'enseignement; il voulait exhiber un titre spécial pour la chaire d'accouchements et comprenait d'ailleurs que l'obstétrique, reléguée à Montpellier à un plan reculé, méritait de meilleures destinées. Notre École avait, il est vrai, contribué par les travaux de Solayrès, le précurseur de Baudelocque, à l'essor de l'obstétrique, mais ce progrès était enrayé; l'absence de cliniques spéciales était un obstacle aux études, et l'art des accouchements n'avait eu que des représentants d'une valeur secondaire dans Laborie, Bourquenod et Saisset. Delmas venait à peine de se produire dans la pratique, et Bertrand pouvait lui disputer la palme. Son traité de Tocotechnie, expression heureuse qu'il a introduite dans le langage médical, était composé pour servir de guide aux élèves. Son espoir ne reçut pas satisfaction, car l'autorité universitaire avait silencieusement préparé un travail de réorganisation des Facultés, et, sans tenir compte des candidatures locales, elle pourvut directement à plusieurs chaires.

Dugès, Cruveilhier, Dubrueil, F. Bérard, furent nommés à Montpellier (1825). Un choix si brillant éteignait les réclamations. Dugès obtint la chaire d'accouchements dans notre Faculté. Il y apporta un talent dont Bertrand lui-même accepta l'autorité, car le nouveau titulaire jouissait déjà, dans la science obstétricale, d'un renom qui datait de la publication qu'il avait faite des *Mémoires de Madame Lachapelle,* sage-femme célèbre dont il était le neveu. La communauté des études auxquelles s'étaient livrés Dugès et Bertrand, loin d'éveiller une suscepti-

bilité réciproque, établit entre eux l'estime la plus affectueuse. Dugès soutint son émule de sa sympathie et de ses éloges, et l'auteur du *Traité de Tocotechnie*, refoulant modestement son œuvre, laissa le *Manuel d'Obstétrique* du nouveau professeur se produire sans rivalité. Il se vit suffisamment dédommagé à Montpellier par la confiance publique, devint en matière d'accouchements un praticien éminent, et balança la fortune de Delmas, qu'une protection inattendue avait élevé à la chaire de Dugès, appelé lui-même à l'enseignement de la Pathologie externe.

Cependant l'institution de l'agrégation, dont la Faculté de Paris avait été dotée la première, venait d'être étendue à Montpellier. Bertrand fut compris dans le tableau des Agrégés nommés par ordonnance royale (1826). Les fonctions de professeur libre, qu'il avait remplies avec un succès incontesté pendant son internat ou en qualité de Membre de l'Athénée médical, recevaient une consécration officielle. Disons immédiatement que pendant toutes les suppléances auxquelles il fut appelé, et notamment quand il fut chargé du service de la Clinique externe, il fit preuve d'un talent digne des maîtres qu'il remplaçait.

La nomination de Delmas à la chaire d'accouchements laissa vacante la place de chef des travaux anatomiques à la Faculté de Médecine. Un concours fut ouvert pour cette place. Il fut des plus brillants, attira dans l'arène la plupart des nouveaux agrégés, et passionna les élèves de la Faculté. Batigne sortit victorieux devant le Jury ; mais son compétiteur fut dédommagé par les félicitations du public. Une ovation organisée jusque sous les fenêtres de son habitation lui transmit les bruyantes sympathies

des élèves, et Bertrand, qui devait un jour être l'élu du suffrage universel, put regretter qu'une pareille institution n'eût pas alors existé pour donner le prix des luttes scientifiques.

Quelque peu découragé toutefois, et comme secrètement averti que les obstacles qu'il avait déjà rencontrés se renouvelleraient encore ; croyant d'ailleurs qu'une santé fort inégale se prêterait difficilement aux exigences régulières de la vie d'enseignement, Bertrand hésitait à donner suite à ses premiers efforts, et, comme on dit aujourd'hui, il cherchait sa voie.

Il est, Messieurs, deux directions que les médecins de quelque valeur peuvent suivre et rendre également fécondes. Dans l'une, le travail s'applique aux recherches d'érudition, aux études expérimentales, aux exercices divers de l'esprit, aux publications qui peuvent être édifiées sur les résultats provenant de sources si élevées. Dans l'autre, le travail prend une forme d'activité pratique, et, laissant de côté les satisfactions spéculatives de la science, se réfugie dans l'art, qui en est l'application. C'est la voie qu'a définitivement préférée le Dr Bertrand. Cette direction, Messieurs, est celle que doivent suivre le plus grand nombre d'entre vous. Un foyer de haut enseignement tel qu'une Faculté de Médecine a sans doute pour mission de préparer des hommes pour la science supérieure et la didactique, mais son but plus général est de former des praticiens instruits. Sans éteindre aucune ambition, je puis donc reconnaître que la majorité de ceux qui m'écoutent, en dehors des gloires de l'écrivain et des labeurs de l'enseignement, borne ses espérances à la carrière épineuse et méritoire de la pratique. C'est pour devenir, à ce titre, les futurs bienfai-

teurs de la société, que vous venez puiser aux sources vives de notre antique Faculté des trésors d'instruction et des exemples de dévouement. Pouvais-je mieux faire que de retracer devant les jeunes adeptes dont le pays attend les services, le type d'un praticien qui a réuni tous les mérites que nous cherchons à développer chez nos élèves?

Lorsque, il y a quarante ans, je fus chargé d'inaugurer dans cette enceinte l'enseignement de la Pathologie externe, ma première leçon fut consacrée à l'exposition des qualités du chirurgien, et, pour offrir à mes auditeurs un modèle digne de mon but et digne d'eux-mêmes, je traçai un portrait idéal des qualités prédominantes que j'avais reconnues chez les grands maîtres ; je m'inspirai du souvenir de l'artiste grec qui, pour livrer à l'admiration de ses concitoyens une beauté parfaite, avait réuni autour de lui les modèles les plus corrects, en empruntant à chacun sa perfection particulière. Je résumai en ces termes les qualités du chirurgien : érudition (Quesnay, Louis), possession complète du corps même de la science (Boyer, Velpeau, Dugès), notions précises en anatomie appliquée (Desault, Scarpa), en physiologie (Hunter), en médecine (Callisen), caractère observateur (Fabrice de Hilden), génie pratique (J.-L. Petit), activité improvisatrice dans les difficultés de l'art et adresse manuelle (Delpech, Dupuytren), association d'un esprit supérieur aux belles qualités de l'âme (A. Paré, Lapeyronie). Voilà les faces diverses de la perfection en chirurgie; voilà les hommes dont l'exemple me paraît devoir incessamment vous être présenté.

Malgré mon désir de vous attirer très-haut et de trouver la réalisation d'un tel idéal, je ne veux aujourd'hui

emprunter ni à l'histoire ni à l'esthétique de l'art ce type trop parfait pour être réel; mais, avec moins de prétention et plus de raison, je me borne à vous offrir un modèle vrai, un guide sûr, un type accessible : nous le retrouvons dans un chirurgien consciencieux, ne demandant sa valeur à aucun artifice, pris parmi les hommes de notre temps, ayant profondément étudié la science chirurgicale et l'ayant heureusement appliquée, ayant aimé les malades et les ayant soulagés, possédé de la passion de son art, passion qui diffère de toutes les autres par sa noblesse et sa durée, et l'ayant satisfaite dans un travail que n'ont attiédi ni une santé débile, ni les rivalités professionnelles, ni l'ingratitude, ni les difficultés, ni la fatigue. Ce chirurgien, que sa modestie n'empêche pas d'être un maître, c'est, mon affection ne me trompe point, c'est le disciple chéri de Delpech, c'est le Dr Bertrand.

Peindrai-je l'état de la chirurgie pratique à Montpellier à l'époque où il essaya de se produire? Reconnaissons-le, cette branche de l'art, moins sans doute que l'obstétrique, mais trop pour sa réelle importance, avait langui à l'ombre de la médecine. Le Collége de Chirurgie avait sombré pendant la Révolution, et ses derniers débris, incorporés dans la Faculté, n'avaient guère relevé ni l'enseignement dans l'École, ni la pratique hors de son sein. Poutingon et Montabré étaient restés inconnus; Vigarous, malgré d'intéressants ouvrages, et bien qu'il eût disputé à White l'honneur de la première résection de la tête de l'humérus, n'avait pas acquis ce qu'on peut nommer une grande position chirurgicale; on peut en dire autant de Méjean, bien qu'il eût attaché son nom à une méthode vantée pour le traitement de la fistule

lacrymale, et que des échos généreux répétassent, sans fatigue, que, sur 82 malades opérés de la taille, il en avait sauvé 80. D'ailleurs, ces vieux débris venaient de disparaître, et la pratique ne s'était guère relevée dans les mains débiles de Balaguier, d'Estor l'aïeul et de Delmas.

Fages, plus disert et plus grand chirurgien, était à la fin de sa carrière. Bertrand ne rencontrait de rivaux sérieux que dans ses anciens collègues d'internat Batigne et Eugène Estor, et dans les professeurs de Clinique chirurgicale. Mais parmi ces derniers, Lallemand, transplanté de Paris à Montpellier en 1819, était encore jeune et discuté ; on contestait, non sans raison, son adresse comme opérateur, et il jetait à peine les bases de sa future illustration. Delpech seul, dans tout l'éclat de son talent et de sa renommée, tenait le sceptre chirurgical, mais il ne pouvait suffire à tout ; et d'ailleurs, loin de fermer la carrière à son élève, il l'encourageait de sa sympathie, applaudissait à ses efforts, et voyait avec satisfaction son influence se propager par les hommes qu'il avait formés. Aussi s'explique-t-on comment l'admiration de Bertrand s'était doublée de reconnaissance, et comment, après le tragique événement qui, en 1832, brisa la carrière de Delpech, l'affection du disciple s'est transmise à la famille du maître, à laquelle il a porté un dévouement sans nuage et sans fin.

La mort de l'illustre professeur ouvrit une succession à laquelle tout conviait Bertrand : son talent, et, disons-le aussi, les conseils significatifs de Dugès et de Lallemand. Les exigences d'une santé plus gravement éprouvée à cette époque qu'à toute autre, éloignèrent Bertrand

d'une lutte dont un autre brillant élève de Delpech, Serre, devait recueillir le prix. Ayant refoulé toute ambition, l'éminent agrégé se borna définitivement au rôle de praticien. Dans cette voie, il marcha l'égal des professeurs de clinique, et manifesta ces remarquables qualités dont je traçais naguère le résumé, et dont le souvenir mérite de lui survivre.

Bertrand comprenait en effet l'exercice chirurgical avec l'élévation qu'il comporte, et n'avait voulu s'y livrer qu'en ayant la pleine possession des sciences qui le vivifient. Vous dire qu'il était digne du nom d'anatomiste vous surprendra peu, car il partageait les principes de l'École moderne et savait par cœur son Bichat, qui a été, sinon le porte-voix, du moins le traducteur littéraire de Desault, et qui a contribué ainsi à son immortalité. Malgré cette provision de connaissances anatomiques, qui ne se rappelle Bertrand, la veille d'une opération difficile, venant à l'École pratique reprendre le scalpel comme un simple élève, et se donner à lui-même, admirable exemple ! une nouvelle et consciencieuse notion de la région sur laquelle il devait, le lendemain, disséquer des tissus vivants.

Les connaissances médicales proprement dites ne lui paraissaient pas moins nécessaires pour pratiquer la chirurgie. Il avait surtout appris la médecine dans les leçons et le commerce amical de Baumes, un des anciens et des meilleurs maîtres de cette Faculté, un peu oublié aujourd'hui, mais qui l'était si peu de son temps, que ses victoires dans les luttes académiques, à Paris, l'avaient fait mettre hors concours, comme les grands artistes dont les œuvres ne peuvent être couronnées dans les expositions, parce qu'elles décourageraient les nouveaux

venus. Bertrand ne connaissait pas moins bien la pratique de Lafabrie, son ancien maître à l'hôpital Saint-Éloi, et à qui son esprit et son tact médical suggéraient des ressources inconnues qui le faisaient rechercher par les jeunes praticiens, comme à Paris on recherchait Récamier, l'homme aux illuminations soudaines dans les cas désespérés. La médecine importée dans le domaine de la chirurgie était donc très-appréciée par Bertrand, qui étudiait les indications, et prodiguait les soins consécutifs aux opérations avec un intérêt égal à celui qu'il portait dans l'action. Être à la fois anatomiste et médecin, c'est la clef du succès en chirurgie, disait-il souvent à ses élèves.

Toutefois, c'est par la possession intime et directe de la science des maladies externes que le chirurgien de Montpellier s'était créé une place exceptionnelle dans la pratique. Moins pourvu d'érudition que d'une instruction topique et positive, il avait son trésor personnel, fondé sur la connaissance complète d'un petit nombre d'auteurs et sur une expérience particulière des plus étendues. Les pages des Traités de Boyer et de Delpech s'étaient usées sous ses mains, et il se contentait de la lecture des publications périodiques pour suivre le mouvement de la science.

Bertrand était doué à la fois et à un égal degré du caractère et de l'habileté du chirurgien ; il procédait, selon le langage de l'École, *mente manuque* ; son caractère se traduisait par la satisfaction qu'il ressentait de l'exercice de son art. On le voyait heureux lorsqu'il était aux prises avec une opération importante, ne donnant rien au hasard, ayant tout prévu d'avance, agissant avec lenteur, sang-froid, sûreté, persuasif pour le malade, le

consolant chemin faisant, démonstratif pour les assistants, auxquels il expliquait sa manœuvre, triomphant quand il arrivait à la fin et qu'il tenait une tumeur dans ses mains. Il sentait qu'il devait ce succès à sa hardiesse et à sa prudence. Il avait le sentiment de l'utile, qui était au fond de toutes ses actions, et volontiers il laissait échapper ces mots : *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.*

Bertrand, qui tenait à réussir, se serait bien gardé de dédaigner les moindres conditions qui conduisent à ce résultat. Il en devait une bonne part à sa dextérité et au soin qu'il apportait à l'exécution des pansements, ainsi qu'à l'application des bandages et appareils. Il aimait passionnément ses instruments, il leur appliquait un sentiment analogue à celui qui existe chez le bibliophile. Son arsenal, que j'ai l'avantage de posséder, était non-seulement complet pour son temps, mais on reconnaissait dans sa formation la passion du véritable amateur. Dans les ateliers de Charrière, on connaissait ses exigences. Les fabriques de Londres lui réservaient aussi leur tribut, et il patronnait d'une manière spéciale, à Montpellier, l'atelier de Bourdeaux, qui a eu son heure de célébrité. Surveillant assidu des commandes qu'il avait faites, on le voyait souvent diriger les ouvriers de ses conseils et il ne dédaignait pas de donner au besoin son coup de lime. Après l'opération, Bertrand n'aurait laissé à personne le soin de nettoyer ses instruments, il ne les renfermait que lorsqu'ils avaient repris leur poli primitif. Aimer ses armes est plus qu'une qualité, c'est une garantie; n'en doutez pas, Messieurs, une partie de l'opérateur est là. L'illustre secrétaire de l'Académie de Chirurgie, Louis, le savait bien, quand il disait : « Voulez-vous que je connaisse un chirurgien, montrez-moi ses instruments ».

Dans ce tableau, nous retrouvons le chirurgien classique, c'est-à-dire habituellement fidèle à la règle, mais ne dédaignant pas le progrès, et le découvrant où il existe réellement. Bertrand n'aurait pas, je crois, adopté les entraînements d'une certaine École qui autrefois s'attaquait d'une manière aventureuse aux artères les plus profondes et jetait, avec A. Cooper une ligature sur l'aorte, ou avec V. Mott sur le tronc brachio-céphalique ; mais la difficulté ou la gravité ne l'arrêtaient pas s'il s'agissait de lier la sous-clavière ou la carotide primitive. Je doute fort qu'il eût imité les tentatives modernes, qui, dédaignant la barrière péritonéale et les nécessités physiologiques, s'attaquent sans pitié à presque tous les viscères abdominaux, et les emportent d'assaut, jusqu'à la rate. Mais on ne l'a pas vu reculer devant l'ouverture d'un abcès rénal sûrement diagnostiqué, et rechercher un foyer si profond que, un bistouri ordinaire plongé jusqu'à son talon n'ayant pu suffire, il envoya chercher, séance tenante, un bistouri plus long, à l'aide duquel il ouvrit la voie à un flot de pus et d'urine. La guérison du malade couronna l'œuvre du chirurgien qui distinguait la hardiesse de l'audace. N'est-ce pas d'un bon exemple pour les vrais praticiens ? Si j'applaudis parfois, pour la gloire de l'art, aux exploits de la chirurgie, je n'en suis pas moins convaincu qu'il faut mettre une sourdine à son enthousiasme, et je suis frappé de la piquante observation qu'aux premiers temps de la chirurgie, Cœlius Aurelianus adressait déjà à Praxagoras, l'inventeur de l'entérotomie, quand il lui reprochait de paraître ambitionner pour son malade une mort magnifique.

Qu'il y a loin, Messieurs, de ces excès à une conduite rationnelle et à l'intuition du véritable progrès ! Bertrand

l'avait bien compris. La routine l'effrayait, et toute innovation correcte le trouvait prêt pour de promptes applications. Aucune des nouveautés de ce genre qui se sont présentées pendant la durée de sa longue pratique ne l'a trouvé indifférent. Et lorsqu'à la clinique même on se montrait hésitant, Bertrand entrait fièrement dans le mouvement. Il a été des premiers à Montpellier à pratiquer l'opération de la lithotritie. Il partage avec Serre le mérite d'avoir popularisé, ici, la ténotomie associée à la méthode sous-cutanée, opération inaugurée par l'exemple de Delpech, et scientifiquement démontrée par J. Guérin. Personne n'ignore à Montpellier qu'il a pratiqué l'un des premiers la désarticulation du maxillaire supérieur ; qu'il faisait habituellement l'extraction de la cataracte, même avant l'époque où l'École ophthalmologique moderne a réagi contre les préceptes de Scarpa et de Dupuytren, qui recommandaient l'abaissement ; enfin qu'il a été parmi nous l'un des promoteurs de l'anesthésie obstétricale.

J'aurais à faire un long tableau de ses succès pratiques, si j'entrais dans cette voie ; mais la façon dont ce chirurgien en permettait le contrôle me dispense de ce genre d'éloge. Bertrand n'était pas de ceux qui mettent la lumière, c'est-à-dire la vérité, sous le boisseau. Les témoins de ses opérations, loin de le gêner, le stimulaient, et c'était un véritable service qu'il rendait aux élèves de la Faculté que de les faire assister aux actes de sa pratique privée. On peut dire que par l'appel régulier qu'il faisait à bon nombre d'élèves pour l'aider dans ses opérations et ses visites aux malades, il a fondé à Montpellier la *Policlinique*. Cet enseignement, qui était en usage chez les anciens, comme le prouve la célèbre épi-

gramme de Martial contre Symmaque, et qu'un petit nombre de médecins suivaient encore avant l'institution régulière de la clinique nosocomiale, cet enseignement, disons-nous, reprend quelque faveur en Allemagne, malgré les difficultés attachées à son exécution. Mais Bertrand savait faire ouvrir les portes du domicile privé des malades, et il obtenait souvent qu'un groupe d'élèves parfois considérable fût admis auprès d'eux, surtout dans les cas exceptionnels. Ses leçons étaient fort appréciées, et l'habitude en remontait très-loin, car, dès le début de mes études, j'ai pu participer moi-même aux bons résultats de ces exercices instructifs. C'est dans de telles conditions que j'ai vu pratiquer pour la première fois l'opération de la trachéotomie. D'autres témoins directs pourraient aussi reproduire les détails de ses opérations insolites, et raconter au besoin comment un grand chirurgien fait face aux accidents qui surprennent même une prudence méticuleuse, car Bertrand, ainsi que tous les opérateurs qui sont souvent sur la brèche, a eu ses minutes pénibles, et a dû se débattre contre de graves accidents, tels que l'introduction de l'air dans les veines pendant l'ablation d'une tumeur adhérente du cou, et la fracture d'un lithotriteur dans la cavité vésicale. Il fit incontinent la ligature partielle de la veine dans le premier cas, après une pression expulsive exercée sur le thorax, et pratiqua la taille dans le second.

L'existence médicale de Bertrand s'est ainsi consumée presque tout entière dans la pratique. Sa modestie l'avait trompé sur les services d'une autre nature qu'il aurait pu rendre, en léguant à la science des écrits que la tournure sérieuse de ses idées, le caractère pénétrant et observa-

teur dont il était doué, et la forme originale qu'il donnait à sa pensée, auraient pu légitimement promettre. On se demande comment il a laissé tant de matériaux écrits et comment il n'a rien publié. Son œuvre est restée une production cachée, réservée à quelques favoris de l'amitié, et il s'est toujours refusé aux sollicitations de ceux qui le poussaient à se produire par la voie de la presse.

Parmi les travaux manuscrits que nous avons extraits des papiers de Bertrand, existent, avec une prédominance marquée, des observations médicales, tantôt sous forme de simple narration, tantôt avec des commentaires, et souvent avec des lettres écrites par des contemporains plus ou moins célèbres. Leur groupement constitue une sorte de dossier médical relatif au malade que ces pièces concernent. Bon nombre de ces dernières sont accompagnées de dessins au trait ou coloriés, représentant des maladies exceptionnelles ou des opérations majeures. La plupart des dessins ont été habilement exécutés par le Dr Cathala, élève et neveu de Bertrand. L'ensemble de ces documents affirme le souci que notre chirurgien prenait de ses malades. Pour peu que le cas fût intéressant, il devenait le sujet d'une sorte de monographie restreinte, comme on la retrouve dans les œuvres de quelques auteurs, dont les observations ainsi rassemblées constituent toute la fortune scientifique. Qui ne connaît les recueils de Tulpius, de Job à Meckren, de Marchettis, de Stalpaart van der Wiel, de Saviart et de tant d'autres, à l'illustration desquels ce choix de faits curieux a suffi? A Montpellier, des collections de ce genre n'ont pas été dédaignées. Six volumes de consultations médicales avaient été imprimés au dernier siècle; Fizes, Lazerme et quelques autres ont ainsi sauvé de l'oubli les cas rares

de leur carrière pratique. Barthez a imité aussi un tel exemple, et l'on sait que Lordat, l'héritier de ses manuscrits, n'a pas hésité à publier les consultations de son illustre maître. Peut-être ferons-nous un jour un choix analogue dans la vie médicale si pleine du docteur Bertrand. Bon nombre de lettres de Delpech, de Baumes, de Chrestien, de Roucher, de Gendrin, de Bouillaud, ajouteraient de l'intérêt à cette collection. Nous y avons remarqué aussi une série de lettres de Prunelle, traitant *ex professo* toutes les questions d'enseignement supérieur et secondaire qui ont occupé les hommes de nos jours. Que de joyaux perdus dans certaines correspondances privées, et combien serait précieux le dépouillement de la réserve scientifique des hommes très-répandus, où dorment des détails ignorés et signés d'une main originale ! Le charme de telles publications a séduit bien des éditeurs, quelques recueils littéraires en font foi ; et l'on n'ignore pas qu'en matière scientifique, les correspondances dont Haller a été le centre et l'inspirateur n'ont pas moins d'intérêt que les nombreuses séries de dissertations qu'il a réunies avec la plus laborieuse patience. Les *Epistolæ ad Hallerum ab eruditis Viris* forment un précieux assemblage d'opinions et de faits émanés d'hommes célèbres.

Jusqu'à ce moment, nous n'avons connu Bertrand qu'en sa qualité d'homme dévoué à l'art médical ; mais il mêlait à l'exercice de cet art des idées d'un autre ordre qui n'en sont pas aussi éloignées qu'on pourrait le croire, et qui expliquent comment, de nos jours, tant de médecins vivant au sein du peuple en ont mieux connu les besoins et se sont faits les défenseurs de ses droits poli-

tiques et sociaux. Bertrand était à la tête de cette phalange philanthropique et s'attribuait une mission qui devait compléter celle du médecin.

Indépendant et ferme dans ses idées, esclave des devoirs qui le conduisaient à connaître les souffrances des classes laborieuses, il avait consacré sa vie à les alléger, et avait affirmé les principes qui conduisaient à leur émancipation politique. Dans sa vie austère et ennemie du faste et du pouvoir, il s'était toujours tenu éloigné de ceux qui l'exerçaient, et professait le dédain de leurs faveurs. Il n'avait accepté de ce côté que les amitiés qui étaient venues le chercher, et ainsi s'explique l'intimité de ses relations avec les présidents Claparède et Calmètes, qui, ayant découvert en lui le prosélytisme du bien et du progrès, sans aucune arrière-pensée d'ambition personnelle, proclamaient hautement leur estime pour Bertrand. Un tel caractère s'imposait pour ainsi dire dans la situation nouvelle créée par la Révolution de 1848, et Bertrand fut nommé par le suffrage universel membre de l'Assemblée constituante.

Il traversa cette époque tourmentée sans faiblesse et sans exaltation, fidèle aux maximes de la belle profession de foi qu'il avait publiée, siégeant à la gauche de l'Assemblée pour assurer l'établissement et la durée des institutions républicaines et les concilier avec l'ordre public et le progrès moral. Sur ce terrain, il s'harmonisait avec les hommes éminents de son temps : Lamartine, dont l'éloquence l'avait passionné ; Arago, dont l'autorité scientifique l'attirait, et qui professait pour lui la plus vive sympathie ; Dufaure, dont il suivait plus spécialement la direction politique. Trop modeste et trop défiant de lui-même pour aborder souvent la tribune, il y parut

toutefois pour diverses propositions, et surtout pour demander l'organisation du service des blessés pendant les funestes journées de juin 1848. On le vit, joignant le courage à l'idée, gravir les barricades et prodiguer ses soins aux malheureuses victimes de la guerre civile. Il est des discours qui sont des actes, mais il est des actes qui valent mieux que les meilleurs discours, et ce trait de courage et d'humanité est bien fait pour rehausser sa courte vie parlementaire.

Bertrand se retira de la scène politique après avoir voté la Constitution. Sa famille conserve religieusement l'exemplaire en vélin où est inscrit ce grand pacte scellé de son nom et qui eût pu l'être de son sang.

La nature de cet Éloge ne nous permet guère d'entrer dans les détails des idées qui forment le fond de son existence politique. C'est surtout le médecin que nous avons voulu faire connaître; mais ce serait tronquer le tableau de cette vie généreuse que de ne pas mentionner sommairement les traits dominants par lesquels il s'était fait remarquer.

Bertrand était un patriote ardent. La France lui apparaissait comme la première des nations. Pour lui, tout devait contribuer à maintenir la suprématie de son pays, et, à ses yeux, ce rayonnement supérieur ne pouvait avoir lieu qu'avec la forme républicaine; sa formule était celle de Montesquieu.

Un autre de ses vœux, et c'était celui sur lequel il revenait le plus souvent, concernait la nécessité de répandre l'instruction et la lumière dans tous les sens, à tous les degrés et pour toutes les classes; opinion digne d'un esprit formé aux plus saines traditions de l'enseignement supérieur.

Enfin, une idée diversement jugée, mais qui ne peut venir qu'à une âme empreinte des plus hauts sentiments, se rapportait à l'adoucissement des dispositions pénales. Il était partisan de l'abolition de la peine de mort. Je n'ai pas à le suivre dans l'examen de cette grave question. Mais si quelqu'un a qualité pour juger cette peine et pour se prononcer contre elle, c'est assurément le médecin, dont le rôle se consume à retarder l'application de la grande loi; le médecin, dont la mission suprême est de prolonger l'existence, et qu'on peut appeler l'ennemi de la mort.

Rentré dans la vie privée depuis le commencement de l'année 1849, Bertrand avait repris sa mission pratique, dont rien ne pouvait attiédir l'accomplissement, pas même une santé délicate, souvent compromise par des fluxions inflammatoires, suivies d'abcès périnéphrétiques s'ouvrant dans l'intestin, et qui lui faisaient dire qu'il préparait pour la Faculté une belle pièce d'anatomie pathologique. Un regain d'ardeur juvénile l'avait rendu à ses habitudes laborieuses. Il voulait, disait-il, mourir les armes à la main, au service des malades, visitant avec un zèle égal le riche et le pauvre, et préférant toujours ce dernier lorsqu'il offrait un cas difficile. Bertrand répondait à tous les appels, et il n'est pas indigne de sa mémoire de raconter que pour écarter les dangers d'un accouchement laborieux, il passa une nuit entière dans un camp volant de bohémiens, au risque d'y trouver des aventures comme les héros de roman.

Un amour si grand de son art, et le désir de le conquérir dans toute son ampleur et dans ses sources les plus diverses, devait inspirer à Bertrand le goût des

voyages scientifiques. C'est un aspect de sa vie médicale dont il me reste encore à vous dire quelques mots. Je ne parlerai pas de ses nombreux voyages à Paris, de ses visites quotidiennes aux hôpitaux, et des relations d'estime et d'amitié qu'il avait nouées avec les chirurgiens éminents de son temps, parmi lesquels il me suffira de citer Velpeau, Jules Guérin, Gerdy et Civiale. J'ai hâte de retracer sommairement ses voyages aux Universités étrangères, où l'attendait un accueil dont pouvait être surpris un visiteur qui n'était poussé à ces excursions que par le désir de s'instruire.

Son premier voyage eut lieu en Belgique et en Hollande. Bertrand avait connu en 1836, à Montpellier, le docteur Florent Cunier, à qui on doit la fondation d'un recueil célèbre : les *Annales d'oculistique*. Les deux médecins s'étaient unis, dans un commun attrait, pour une partie de la chirurgie qui s'est élevée à la hauteur d'une science nouvelle, et qui a mérité d'être représentée dans les Universités par un enseignement distinct que bientôt, je l'espère, nous posséderons à Montpellier. Cunier n'eut point de peine à attirer à Bruxelles son ancien maître, qui parcourut ensuite la Belgique et la Hollande pendant quelques mois de l'année 1845. Partout reçu avec les témoignages de la plus vive sympathie, Bertrand recueillait pendant ce séjour une riche moisson de faits et d'idées dont le souvenir se reproduisait plus tard sous une forme intéressante et originale dans ses conversations. Le nom de Montpellier était familier dans cette région si ouverte à l'esprit scientifique. Il venait d'y être réveillé par un voyage récent d'un maître de notre École, le professeur Delile. L'impression laissée par le voyage de Bertrand ne fut pas moins durable ; j'ai pu

moi-même en recueillir les traces lorsque, dix ans plus tard, j'assistai au Congrès d'hygiène de Bruxelles. Bertrand dut aussi plusieurs avantages de son excursion au Dr Pierquin, né à Gembloux pendant la domination française, et qui avait conservé des relations avec la Belgique, bien que d'autres liens l'eussent retenu en France et spécialement à Montpellier, où il avait pris le titre de docteur. Ceux qui ont suivi le mouvement littéraire et médical de notre pays sous la Restauration et le Gouvernement de Juillet, savent combien Pierquin avait occupé la presse par ses idées et ses publications, excentriques peut-être, mais du moins révélatrices d'un esprit distingué. Ce médecin s'était épris des qualités de Bertrand; il l'entourait des témoignages les plus délicats de l'amitié, il lui dédiait ses productions, et il voulut que son souvenir restât dans sa famille, en léguant à son fils une bibliothèque précieuse.

Le voyage de Bertrand en Angleterre n'est pas moins digne d'être signalé. Il eut lieu en 1847. Une des époques florissantes de la métropole médicale du Midi fut assurément celle où un grand nombre de malades anglais étaient attirés dans nos murs par la réputation de Delpech et de Lallemand. Le continuateur de leurs traditions avait surtout hérité de leur puissance attractive sur nos voisins d'Outre-Mer, auxquels il plaisait par la franchise de son caractère non moins que par sa valeur de praticien. L'idée de visiter l'Angleterre lui fut inspirée par l'impulsion reconnaissante de deux clients devenus ses amis, et qui avaient préféré à leur ciel brumeux nos splendides horizons. Le premier était M. Gordon, père du bibliothécaire actuel de la Faculté de Médecine, dont le caractère sympathique a laissé parmi nous de durables souvenirs.

L'autre était le Dr Sanders (d'Édimbourg), qui avait plus spécialement demandé aux soins de Bertrand le rétablissement d'une santé chancelante. Notre confrère d'Écosse n'eut pas à se plaindre de son voyage à Montpellier : il y maria sa fille avec un des savants les plus distingués de l'époque, le professeur Gerhardt, dont les travaux ont révolutionné la chimie, et il noua des relations d'amitié avec plusieurs de nos compatriotes, parmi lesquels Bertrand obtint une part d'élite. MM. Gordon et Sanders préparèrent à Bertrand un voyage dont il devait rapporter les souvenirs les plus flatteurs. A Londres, à Cambridge, à Édimbourg, il put croire qu'il n'avait pas quitté sa patrie, tant fut bienveillante l'hospitalité anglaise. C'est surtout dans les hôpitaux que le visiteur de Montpellier put juger de l'estime qui lui était réservée. Il y fut traité comme ses devanciers les plus éminents.

Le professeur Roux, dans sa *Relation d'un voyage fait à Londres en* 1814, raconte que l'illustre Lawrence, à qui l'on doit d'importants ouvrages sur les *hernies* et sur les *maladies des yeux*, voulant lui donner un témoignage de considération, l'avait convié à traiter des malades à l'hôpital Saint-Barthélemy, dont il était le chirurgien en chef. Le même Lawrence, déjà au terme de sa carrière, mais toujours fidèle à sa courtoisie chirurgicale, exprima une pareille confiance au Dr Bertrand. Il arma lui-même sa main d'un bistouri et l'invita à exécuter, devant les élèves, quelques opérations chirurgicales. Bertrand fut digne de l'honneur qui lui était fait et de l'École qu'il représentait. Il se tira avec distinction d'une tâche qui eût peut-être intimidé un opérateur moins habile que lui et moins sûr de sa main.

A Cambridge, Bertrand eut pour *leader* le professeur

Fischer, élève et docteur de Montpellier, qu'il avait connu pendant la durée de ses études médicales. A Édimbourg, deux grands maîtres de l'art, Syme et Simpson, payèrent la dette de reconnaissance de Sanders au visiteur français, en lui faisant les honneurs réservés aux illustres, et en l'initiant aux détails de leur pratique hospitalière et privée.

Rappelons enfin les divers voyages que Bertrand a accomplis en Espagne, région qu'il a visitée dans tous les points, et où il a vu grandir sa réputation. Les circonstances avaient pour ainsi dire préparé ces excursions, qui furent pour Bertrand un triomphe prolongé. Les guerres intestines dont l'Espagne a souffert depuis plus d'un demi-siècle, avaient surtout amené à Montpellier des notabilités littéraires, politiques et militaires, qui espéraient pouvoir suivre plus facilement parmi nous le mouvement des affaires de leur patrie. Uni par une étroite amitié avec le vice-consul d'Espagne, M. Villalonga, qui avait occupé dans son pays une position influente, Bertrand avait dû à ce lien des rapports avec les Espagnols réfugiés à Montpellier. Commencés avec le poëte Melendez, dont notre ville a longtemps gardé les cendres, ces rapports s'étaient poursuivis avec les généraux Mina et Cabrera, dont Bertrand avait été le médecin, de concert avec le professeur Lallemand.

Déjà connu dans la Péninsule, Bertrand parcourut ce pays à deux reprises, en 1851 et 1852, et chaque voyage fut signalé par un accueil exceptionnel de la part de ses confrères, aussi bien que de celle des malades, bientôt informés de sa présence. Barcelone, Valence, Madrid, Bilbao, furent les principales villes où le nom de Bertrand fut célébré. Je ne redirai pas le nom-

bre considérable d'opérations qui lui furent demandées, les témoignages de haute estime qu'il pût recueillir. Mais en traçant aujourd'hui son Éloge, j'y laisserais une lacune importante si je négligeais de dire qu'il fit gratuitement le plus grand nombre de ses opérations, et qu'en récompense de ses services la décoration d'Espagne lui fut offerte. Nous connaissons assez Bertrand, par les détails qui précèdent, pour pouvoir comprendre qu'il refusa une distinction dont ne s'accommodaient pas ses principes démocratiques.

Ainsi se remplissait la vie du chirurgien dont j'ai pu extraire pour la jeunesse médicale qui m'écoute, des leçons fortifiantes. Près d'un demi-siècle s'est écoulé pour Bertrand dans l'exercice de cet art, sans que l'idée du repos vînt amoindrir sa tâche. A 75 ans, il maniait encore les armes de l'opérateur, et comme Ambroise Paré, dont la dernière opération fut celle de la cataracte, le chirurgien de Montpellier tint de sa main encore ferme l'instrument qui rend la lumière.

Bertrand échappait par sa nature à toute vulgarité. Ceux qui l'ont connu ont conservé de lui un souvenir qui ne saurait s'effacer. Ses traits moraux sont de ceux qu'on remarque. Il appartenait à cette race gauloise où brille un nom cher à Montpellier, celui de Rabelais, et qui se distingue par l'esprit, le caractère, l'originalité et le jugement. Il était notoire dans notre ville que trois amis qui ont appartenu à la Faculté de Médecine à des titres différents, passaient à bon droit, eux qui n'écrivaient pas, pour les meilleurs juges de ceux qui écrivaient : c'étaient les docteurs Guillaume, Pouzin et Bertrand. L'esprit leur avait fait une fraternité. La mémoire de leurs contemporains est pleine de leurs bons mots. En eux se ré-

sumaient les formes du talent épigrammatique. Mais il faut bien ajouter que si le caractère mordant se retrouvait en Guillaume, et se conservait encore, quoique émoussé, chez Pouzin, la fine ironie donnait à la fois de la force et du charme au jugement de Bertrand. Faut-il ajouter que dans la vie de famille Bertrand n'était qu'amour et abnégation, et que les dévouements qu'il a inspirés ont porté un caractère exceptionnel de force et de tendresse ? Quant à ses traits physiques, bornons-nous à dire qu'il possédait une belle tête de profil antique, où respiraient la distinction et la sérénité. Son corps était d'une sveltesse presque exagérée, mais qui n'excluait pas l'activité, même dans ses vieux jours.

Permettez-moi de peindre cette activité par un dernier récit. Bertrand oubliait les années et la maladie pour suivre les travaux que les circonstances offraient à ses goûts. A un certain moment, notre collègue M. Martins avait inauguré en faveur des élèves studieux les grandes excursions botaniques. Épris de la nature alpestre et déjà familier avec le Mont-Blanc, dont il avait visité les cîmes, M. Martins entraîna les élèves dans une exploration de la Grande-Chartreuse et du Grand-Som, le plus élevé des monts de ce groupe si intéressant. Déjà plus que septuagénaire, Bertrand n'hésita pas à se faire inscrire en tête des explorateurs. Plein d'amour pour la science et de dédain pour la fatigue, l'ancien disciple de De Candolle visita les plus hauts sommets, et cueillit la *Rosa alpina* et le *Lilium Martagon* avec la passion du jeune âge. Les élèves le saluèrent chef de la nouvelle phalange linnéenne, et lui-même aimait à se donner le titre d'étudiant de première année, disant qu'il recommençait ses études après avoir épuisé la première cinquantaine.

Hippocrate a fait remarquer que le médecin est toujours élève en présence de la nature, et Bertrand, déjà très-âgé, le croyait plus que jamais. Néanmoins cette séve allait se tarir, ces travaux qui font le charme de la vieillesse, et dont Cicéron nous a dépeint le bonheur, ne devaient pas durer.

On était en avril 1870. Bertrand avait accompli son quinzième lustre. L'affaiblissement devenait chaque jour plus grand. Autour de lui on sentait venir l'heure suprême, et lui-même la voyait s'approcher avec sérénité. Chacun a sa personnalité dans la mort : il était donné à Bertrand de posséder à ce moment la liberté d'esprit qui permet la réflexion et l'analyse. De nombreux assistants l'entouraient aux heures solennelles où le cœur va cesser de battre. Les graves problèmes s'agitaient, et des amis guidés par des principes différents, mais réunis par l'affection, discutaient avec lui les hautes questions de la destinée humaine, de l'immortalité de l'âme, du bien, de la vérité, du devoir, et de Dieu qui les résume. Les entraînements étaient divergents, et on semblait se disputer les dernières convictions d'un mourant. Mais Bertrand restait maître de lui-même, et celui qui avait tant proclamé la liberté ne pouvait s'éteindre dans la matière, qui en est la négation.

Ses obsèques ont été trop imposantes pour ne pas être mentionnées. Les adhérents du parti politique auquel Bertrand avait appartenu, tenaient à affirmer leur sympathie pour le citoyen intègre qu'aucune défaillance n'avait atteint ; les pauvres comprenaient qu'ils venaient de perdre un père ; ses anciens malades, ses amis, ses confrères, voulaient joindre leur témoignage de regrets à

ceux de sa famille, et une foule immense et émue suivit sa dépouille mortelle jusqu'au lieu de séparation, où l'un de ses collègues de l'agrégation et de ses anciens élèves, M. le Dr Girbal, fit entendre des paroles de deuil. Il était bien mérité, ce regret solennel donné à l'homme vertueux, au chirurgien éminent qui fut l'égal des meilleurs maîtres auprès desquels il siégeait; qui fut l'ami de la jeunesse qu'il se plaisait à instruire, du pauvre qu'il voulait relever; qui fut enthousiaste d'un art au-dessus duquel il ne plaçait rien, et dont la dignité fut le souci constant de sa vie. Ce modèle s'est rencontré dans notre École même, il a vécu dans nos amphithéâtres, dans nos hôpitaux; quelques-uns d'entre vous l'ont connu et peuvent témoigner de la fidélité de mes impressions. Je le livre donc sans hésiter à votre souvenir, à votre imitation et à votre respect.

---